

LE
TUNNEL

À Moreno, qui n'a jamais eu peur.

M.C.

À G., qui n'a jamais ménagé sa peine.

G.S.

Ouvrage originellement publié sous le titre

Le Belve

Écrit par Manlio Castagna et Guido Sgardoli

© Book on a Tree Limited

A story by Book on a Tree

Couverture © 2023, Germain Barthélémy

© 2023, Bayard Éditions pour la traduction française

18, rue Barbès, 92128 Montrouge Cedex

ISBN : 979-1-0363-3870-0

Dépôt légal : octobre 2023

Première édition

Loi n° 49-956 du 16 juillet 1949 sur les publications destinées à la jeunesse.

Tous droits réservés. Reproduction, même partielle, interdite.

**Manolio Castagna
Guido Sgardoli**

LE TUNNEL

Traduit de l'italien
par Marc Lesage

bayard

Il ne faut pas entrer pieds nus dans une maison où il y a un chat car on pourrait se faire mal en marchant sur les os des serpents que le chat a tués. Et il ne faut pas entrer la nuit dans une maison où il n'y a pas de chat car il pourrait y avoir un serpent et, sans le savoir, on courrait un danger.

Pessahim, 112b

**Tresigallo, région de Ferrare
1976**

Les coups résonnaient contre la porte en bois massif avec le bruit sourd d'une cloche.

– Laissez-moi sortir !

La pièce était nue, sombre et miteuse.

Un lit en fer, sous lequel était glissé un pot de chambre taché de rouille. Une lourde armoire de couleur sombre. Derrière, un papier peint à fleurs déchiré à plusieurs endroits. Deux fenêtres barricadées, une cheminée. Rien d'autre.

– S'il vous plaît ! Laissez-moi sortir d'ici !

La femme était dans un état aussi triste et lamentable que les murs qui la cernaient. La masse informe de ses cheveux roux était sale et sa longue chemise de nuit jaunie par la crasse dans laquelle son corps avait macéré au cours des derniers jours. Sa voix avait le ton plaintif d'une âme à bout de forces.

Un *clac* métallique l'obligea subitement à tourner la tête.

À côté de la forme grise de la cheminée éteinte venait de s'ouvrir une fente, un interstice à peine plus haut qu'une main. Il n'en fallait pas davantage pour laisser les bêtes passer.

Lorsqu'apparut la première, la femme poussa un cri.

La chatière en vomit deux, puis trois, puis cinq, dix, toujours plus. Un fleuve noir qui n'en finissait pas. Les félins étaient maigres, rachitiques. Et dans leurs yeux miroitait une fièvre démoniaque, un appétit insatiable, une hostilité féroce.

– NOOOOON !

La malheureuse tenta de fuir en fonçant vers les fenêtres. Ses ongles raclèrent jusqu'au sang les planches qui les obstruaient. Elle criait, criait, comme si on aspirait l'air de ses poumons.

Les bêtes bondirent sur elle en lacérant d'abord sa chemise de nuit, puis sa peau.

Elle sentit la morsure brûlante de leurs griffes malpropres et, dans ses hurlements, la terreur se mêla à la douleur. Sitôt qu'elle s'écroula par terre, les bêtes l'assailirent sans retenue, dans un invraisemblable, un effroyable, un abominable magma de queues, de pattes, de membres, de cheveux et de sang.

Au sein de cette même demeure, dans une pièce à l'autre bout du couloir, un petit garçon était assis sur son lit. Ses jambes remuaient dans le vide, par-dessus le rebord. De ses petites mains roses, il se bouchait les oreilles pour échapper à ces cris inhumains.

La porte s'ouvrit lentement derrière lui. Des pas brefs, énergiques, détonnèrent sur le sol comme autant de petites explosions, de plus en plus proches. Le matelas couina, une silhouette féminine prit place à côté de l'enfant en poussant un soupir.

Il écarta une main de son oreille et chercha celle de la femme.

– Ne me touche pas ! répliqua-t-elle d'un ton brusque. Combien de fois faudra-t-il que je te le répète ? Je déteste qu'on me touche !

– Qu'est-ce qu'elle a, maman ? voulut savoir le petit garçon. Pourquoi elle crie comme ça ?

Ses yeux cherchaient du réconfort dans ceux de la femme, en vain.

– Tatie... j'ai peur.

Quand elle se pencha, son corps maigre sembla à deux doigts de se briser. Il s'en dégageait un mélange de rancœur et de satisfaction, une odeur âcre qui émanait de toute sa personne. Elle approcha les lèvres de l'oreille de son neveu, comme pour lui confier un secret.

– Tu veux que je te dise une chose, Walter ?

Il acquiesça, plein d'espoir.

– Oui ?

– Ta mère...

– Quoi ? Qu'est-ce qu'elle a, maman ?

– Elle est FOLLE !

**Tresigallo, région de Ferrare
2020**

1

N'accorde aucune confiance à ceux que tu croiseras là-bas

La voiture de police traversa le rond-point de la via del Mare toutes sirènes hurlantes.

Le chauffeur du car pila en laissant échapper le début d'un juron. Le début seulement, car sur sa droite se tenait le professeur qui chapeautait le groupe. Des gamins d'un lycée de Ferrare, braillards et intenable. Des ados, quoi.

À cause de ce brusque coup de frein, la tête de Giulia cogna contre la vitre, ce qui l'arracha au sommeil profond dans lequel elle était plongée. Elle porta la main à son front, d'instinct, pour s'assurer qu'elle ne saignait pas.

– Tout va bien, mon cœur ?

Marcello, son petit copain, était assis à côté d'elle.

– Hein ?

Giulia se sentait groggy. Pas à cause du choc, non, c'était plutôt cette sensation de baigner entre le rêve et la réalité,

à mi-chemin entre deux mondes. Elle se frotta les épaules quand un frisson la parcourut.

– Qu’est-ce qu’il y a ? insista-t-il.

– Rien, c’est bon...

Marcello reporta son attention sur la rue où venait de s’engouffrer la voiture de police.

– Merde, mais il se passe quoi ? Dans un trou pareil...

Tresigallo, la destination de leur trajet, était une bourgade d’un peu plus de quatre mille habitants dont l’architecture peu banale remontait à la période fasciste. Drapés dans un brouillard opaque, les bâtiments semblaient tout droit sortis d’une faille temporelle, pareils à des portes ouvertes sur un passé dont on avait perdu le souvenir. Leur charme lugubre rendait l’atmosphère encore plus irréaliste.

– Ohé, Giu’, on est presque arrivés !

Le visage de Rachele apparut dans l’interstice entre les deux sièges de devant.

Giulia s’efforça de lui sourire. Rachele Pedretti était sa meilleure amie, la seule qui savait tout sur elle, côté lumière et côté ombre. Jusqu’à ses drôles de travers. Surtout ses drôles de travers.

Dans le haut-parleur croassa alors une voix de stentor, teintée d’un accent sicilien reconnaissable entre mille. Celle de M. Clemenza, leur prof d’histoire.

– Allez, tout le monde ! On prépare son sac, on éteint son portable et on met son manteau. Dans cinq minutes, terminus !

– *Don’t trust anyone you meet down there.*

Samuele D'Orsi, Sam pour les intimes, déclama d'un air extatique la phrase culte de *Dungeonmare*, son jeu vidéo préféré.

« N'accorde aucune confiance à ceux que tu croieras là-bas. »

Sauf qu'il n'avait pas le nez collé à l'écran de son smartphone. Par la vitre, il observait la forme qui se découpait au bout d'une grande allée bordée d'arbres.

Un bâtiment austère émergea du brouillard telle une apparition mélancolique. De longues fenêtres tout en hauteur, une tour arrondie, trois hublots perchés tout en haut, pareils à des yeux ouverts en grand sur le parc environnant, aussi flou que le reste. Il émanait de cet endroit une apathie venue d'un temps lointain, une ambiance morne et immobile.

Ils étaient arrivés sur le lieu de leur sortie scolaire. L'ancien hôpital Boeri.

Le brouhaha qui animait le groupe faiblit aussitôt.

– Ouh là, ça risque d'être fun, là-dedans, dit Enrico Zerbini, *alias* Zerby.

Son ami de toujours et voisin de classe attitré, Rambo (Rambaldo Boldini de son vrai nom), acquiesça lentement, sans détourner le regard. On les appelait « les Inséparables », comme ces perroquets qui passent leur existence entière ensemble, incapables de vivre l'un sans l'autre.

Rambo était trapu et musclé, mais avec un visage d'enfant. Il remonta ses lunettes sur son nez et ne trouva rien à ajouter. Pas cette fois.

Giulia descendit parmi les derniers.

Marcello avait insisté pour s'asseoir au fond. « On s'amusera un peu, comme ça », lui avait-il dit.

C'était le fils de maître Zamboni, notaire à Ferrare. Les filles du lycée Galilée dévoraient de leurs yeux énamourés son corps de statue grecque. Elles l'appelaient toutes « la Splendeur ». Toutes sauf elle, sa copine, qui préférait le surnommer « la Pieuvre » à cause de ses mains qui tentaient toujours de la tripoter.

Oh, Giulia n'avait aucun mal à le tenir à distance. Mais ces derniers temps, un doute l'avait saisie. Est-ce que leur histoire avait un sens, franchement ? Aux yeux de tout le monde, ils devaient se mettre ensemble. Alors ils l'avaient fait. Ils étaient les vraies stars du lycée, le couple le plus jaloué. Et parfois, elle sentait bien que son mec la prenait pour un trophée à exhiber à droite, à gauche. Non, il était grand temps qu'elle retrouve un peu de liberté. Et qu'elle s'occupe de raccommoier les petits accrocs qui s'étaient créés avec Rachele. Si seulement Marcello était d'un caractère moins possessif...

C'est décidé, je règle ça ces prochains jours, se dit-elle pour museler le stress qui montait quand elle se faisait ces réflexions.

Le son de ses Converse qui crissaient sur les graviers du sentier menant à l'entrée de l'ancien hôpital détourna son attention. Elle leva les yeux et observa cette silhouette à la fois imposante et désolée. Une décharge électrique grimpa le long de sa nuque, comme si elle avait repéré une fausse note.

L'édifice émergeait du souffle épais de la terre tel un immense vaisseau meurtri par une tempête.

« Bienvenue à l'hôpital des horreurs », murmura Giulia pour elle-même. Une formule qu'elle regretta très vite.

Le groupe était attendu sur le parvis par un drôle de petit bonhomme. Tiré à quatre épingles, il arborait un foulard rouge qui pointait sous sa chemise et une fine moustache taillée aussi méticuleusement qu'un expert du jardinage figulerait une haie. Pour compléter le tableau, une longue mèche pas esthétique du tout recouvrait une grande partie de son crâne. On aurait dit un type d'une autre époque, un commercial sorti droit d'une pub des années 1960.

– Nous voilà ! s'exclama M. Clemenza, la main tendue. Vous devez être monsieur Isnardi, l'architecte qui nous servira de guide...

Une autre sirène résonna au loin.

– Ils viennent te chercher, Pirani ! ricana Rambo.

– Ils ont compris que tu planques de la drogue au fond de ton cul ! renchérit Zerby de sa voix nasillarde.

Tout le monde éclata de rire. Sauf, évidemment, le principal intéressé – Davide Pirani, l'ectoplasme de la Terminale A, « Piraplapla », le mec le plus transparent de la classe.

– Vous êtes en retard, observa le drôle de bonhomme en consultant sa montre.

Giulia se crut face à une imitation ratée du Lapin blanc d'*Alice au pays des merveilles*, « Je suis en retard, en retard ! ».

M. Clemenza invoqua les bouchons en guise d'excuse, mais l'architecte le coupa :

– On a raison de dire que la ponctualité est la politesse des rois, mais enfin... Vous êtes tous là ?

– Oui, on est tous lààà ! répondirent en chœur les garçons en singeant des gamins de maternelle.

– Je vous préviens. Franchir la porte de l'hôpital Boeri, c'est embarquer à bord d'une machine à remonter le temps.

Zerby fit semblant de pousser un cri de surprise, les mains devant sa bouche et les yeux écarquillés.

– Tu as la gueule plus grande que le moteur ! s'exclama Rambo d'une voix gutturale.

C'était une citation de *Fast & Furious 2*. Les Inséparables étaient des fans absolus de tous les films de la saga avec Vin Diesel, *alias* Dominic Toretto. Rambo avait même déniché une silhouette en carton de l'acteur, grandeur nature, qui trônait désormais au milieu de sa chambre. Il lui adressait une petite prière avant une interrogation orale ou une dissert en classe. Et régulièrement, il l'apostrophait avec une réplique du troisième opus : « Je m'en fous que tu sois malade comme un chien ou au pieu avec Beyoncé. Je te sonne, tu accours. C'est compris, Toretto ? » Un petit rituel qui fonctionnait de temps en temps, mais qui ne lui permettait que d'arracher la moyenne, jamais plus.

Autour des Inséparables, on entendait toujours résonner des ricanements complices, aussi légers que des bulles de savon. C'était le duo comique de la classe, d'infatigables spécialistes de la rigolade. Les gens les adoraient.

Si vous avez le don de faire rire, vous serez le maître du monde. Ou d'une classe d'ados de dix-sept ans. Mais il faut bien commencer quelque part...

Sans une seconde d'attention pour ces pitreries, Isnardi poursuivait déjà :

– Rien n'a bougé depuis la fermeture de l'établissement, dans les années 1970. Les salles que vous allez voir contiennent encore des lits, des armoires, des équipements médicaux, comme si l'hôpital avait été évacué la nuit dernière.

Le groupe avança d'un seul bloc vers l'entrée du bâtiment – une longue file de sweats et de blousons multicolores, bruyante, intenable, qui serpentait au pied de la masse noire.

Un corbeau perché sur une corniche prit son envol en poussant un croassement agacé, immédiatement englouti par le brouillard.

– La vache, mais qu'est-ce qu'on fout ici ? se demanda tout haut Rachele. Il fait flipper, cet endroit...

Elle parlait à Giulia qui, elle, était pensive. Il s'était passé quelque chose qu'elle avait du mal à cerner mais qui avait instillé une sorte d'inquiétude, là, au fond de sa poitrine. À l'instant même où elle avait posé le pied dans le cône d'ombre de l'édifice, elle...

Elle avait entendu résonner son nom.

Giulia...

C'était une voix de femme.

Pareille à une vague sonore, nichée au creux du vent.

Elle avait fait volte-face. Mais derrière, il n'y avait que le parc et les cimes ondoyantes des arbres. Puis, quand elle s'était retournée vers l'hôpital, elle avait cru apercevoir quelqu'un derrière l'une des grandes fenêtres au deuxième étage. Une apparition fugace. Peut-être un simple reflet sur la vitre, mais il n'en avait pas fallu davantage pour la faire tressaillir.

Rachele interrogea son amie du regard.

– Tout va bien ?

Giulia leva le pouce.

– *Yes*. T'inquiète.

Sam traînait les pieds, lui aussi. Sans se faire voir, il fit le signe de croix – un geste rapide et maîtrisé, de ceux qui nous accompagnent au quotidien. Dans le même temps, ses lèvres s'entrouvrirent à peine et laissèrent échapper une bribe de prière, dans un murmure : « C'est vers toi, Éternel, que se tournent mes yeux ; c'est auprès de toi que je cherche un refuge, n'abandonne pas mon âme ! »

– Eh, Sam ! Tu t'amènes ou tu admires le paysage ?
l'interpella Rambo.

Avec les Inséparables, il formait un trio de choc. Sauf le dimanche.

Le dimanche, Sam se volatilisait, il n'était là pour personne. C'était le jour du Seigneur, et chez les D'Orsi, il y avait des choses avec lesquelles on ne plaisantait pas.

Il esquissa un sourire et les rejoignit. Il se sentait vraiment protégé, désormais.

– C’est ici qu’on soignait les pathologies respiratoires comme la tuberculose, avait repris Isnardi en gravissant les premières marches. Mais à une certaine période, une aile entière a été réservée aux maladies psychiatriques.

– Avec plein de tarés partout ? s’exclama Rambo. Truc de ouf !

– Boldiniii...

La voix de M. Clemenza sonnait comme un bovin qui meugle.

L’architecte ne releva même pas la provocation et redressa les épaules pour bien marquer son autorité. Mais un coup de vent vint ruiner ses efforts en soulevant brusquement sa longue mèche. Tout le monde éclata de rire.

Et M. Clemenza de mugir :

– Un peu de caaalme, s’il vous plaît...

Giulia sourit elle aussi. Au même moment, Marcello la chercha du regard et entoura ses épaules avec une tendresse un peu forcée. Ce qui ne lui ressemblait pas, loin s’en faut. Il était plutôt du genre à lui peloter les fesses.

– Surtout, restez bien groupés quand nous serons à l’intérieur, continua l’architecte qui s’était hâté de se recoiffer. Certaines zones sont entièrement à l’abandon, il y a des débris et des morceaux de verre partout, c’est dangereux.

– Et des fantômes, il y en a ? hasarda Sam.

Avec sa haute silhouette dégingandée, il avait l’allure du point d’interrogation au bout de sa phrase.

Ça ricana de plus belle.

– Des fantômes ? répéta Isnardi.

– Oui, comme Pira. Tu as beau le chercher, tu le vois pas.

Tandis que Rambo était le premier à rire de sa propre blague, Davide Pirani secoua la tête. Il en avait plus que marre d'être constamment la cible de leurs sarcasmes. Mais à quoi bon réagir ? C'était au-dessus de ses forces...

Zerby en remit une couche :

– Des tas de gens ont dû crever là-dedans, je parie.

Lena Fulci, la première de la classe, fit soudainement volte-face, sans cacher son agacement.

– Pff, tu es vraiment... minable !

Elle était à l'avant du groupe, à côté de M. Clemenza. Entre ses mains, un cahier qu'elle noircissait déjà.

Quelques-uns firent mine d'être choqués.

– Oh là lààà !

– Mais ça ne va pas de sortir des trucs pareils ? fit Sam d'un ton moqueur.

Rambo s'empressa de renchérir :

– Je serais toi, j'aurais honte, Fulci. On ne traite pas quelqu'un de « minable ». Regarde la tête de Zerby, il l'a super mal pris !

– C'est vrai, intervint l'intéressé. Dire ça à quelqu'un, c'est tellement... tellement... méchant.

Il se frotta les yeux et tordit la bouche, comme un enfant à ça de fondre en larmes. Puis il ajouta :

– Tu n'aurais pas pu me traiter de gros con, tout simplement ?

Faire le malin permettait à Zerbini d'affronter le monde. Et le regard de Lena.

Toute la classe éclata de rire.

Au même moment, quelques gouttes de pluie commencèrent à tomber du ciel exsangue et frappèrent le bitume avec un bruit flasque et sonore. Un bruit qui, bizarrement, évoqua à Giulia un déluge de minuscules crapauds.

Le hall de l'ancien hôpital formait un immense espace, plongé dans la pénombre. Au centre, un grand escalier en marbre blanc tout droit sorti d'un dessin d'Escher.

– Faudrait tourner un film ici, ce serait une dinguerie ! s'extasia Nino Bigoni, *alias* Trip, un garçon à l'intelligence pétillante, le plus détendu de la Terre.

À force de fumer de l'herbe, il était bloqué en mode zénitude : rien ne le déstabilisait jamais. Ses mots résonnèrent dans le vide.

– Ouais, un bon film d'horreur, acquiesça Rambo. Bien trash. Avec du sang qui gicle partout et des filles qui crient pour rien.

– Un truc des années 1980, quoi, marmonna Zerby. Trop *cringe*.

Les pas résonnaient bruyamment et le son des semelles raclant la poussière du carrelage ressemblait à un chœur de sombres murmures.

– « Tresigallo, cité du *re-nouveau* », déclama Isnardi d'un ton grandiloquent. La ville idéale du xx^e siècle, conçue avec pour seul objectif le bien du peuple. Ou du moins,

dans l'intention de son concepteur, Edmondo Rossoni, ministre de l'Agriculture et des Forêts sous le gouvernement du *Duce*, Benito Mussolini. L'hôpital Boeri n'est que l'un des bâtiments hors du commun qui ont fait d'elle la capitale du Rationalisme italien dans les années 1930.

M. Clemenza en profita pour intervenir :

– Comme je vous le disais tout à l'heure, on l'appelle la « ville métaphysique », du grec *metá tá physiká*, « au-delà des choses physiques ». De la réalité, si vous préférez. Et pour cause : le style architectural n'a subi aucune modification au fil du temps. On se croirait encore en pleine période fasciste. Vous vous souvenez des *slides* que nous avons vus ces derniers jours ?

– Oui, monsieur, s'empressa de répondre Lena qui avait déjà tout consigné dans son cahier, comme une vraie machine.

Zerby fit semblant de se passer une corde au cou, la langue pendant entre ses lèvres. Un nouveau concert de ricanements résonna aussitôt. Physiquement, il ressemblait à ce vieil acteur de films d'épouvante, Boris Karloff. Grand, le visage tout en longueur, le front large.

Tandis que Lena continuait de prendre des notes et que la plupart des élèves feignaient d'écouter leur prof en acquiesçant, Giulia ne pouvait s'empêcher de jeter des coups d'œil partout. Elle sentait resurgir cette impression de malaise qui l'avait saisie dès qu'elle s'était réveillée en sursaut, dans le car. Découvrir le bâtiment et avoir l'impression qu'une voix l'appelait n'avait fait qu'accentuer son stress. Légèrement à

l'écart des autres, elle observait les labyrinthes de couloirs qui se perdaient dans de véritables tunnels où la lumière peinait à entrer. Cet endroit ne lui plaisait pas du tout. Et elle grelottait malgré sa doudoune.

Elle serra les bras autour de son corps parcouru de frissons.

– Si tu veux, je te réchauffe, lui souffla Marcello d'une voix langoureuse. Il y a forcément une pièce où on pourrait se poser, rien que toi et moi. Qu'est-ce t'en dis ?

Giulia leva les yeux au ciel et se dégagea. La dernière chose dont elle avait envie, à ce moment précis et à cet endroit précis, c'était que la Pieuvre farfouille sous son T-shirt.

– Hé ! On peut savoir ce qui t'arrive ? répliqua-t-il d'un ton surpris.

Soudain, comme s'il avait eu un déclic, il demanda :

– Tu as tes règles, ou quoi ?

– Voilà, tu as deviné, mentit-elle. Maintenant, fiche-moi la paix, s'il te plaît.

Marcello leva les mains, l'air de dire : « C'est bon, je m'en vais », et rejoignit le petit groupe formé de Trip, Sam et les Inséparables.

Derrière elle se matérialisa Rachele :

– Qu'est-ce qui se passe, ma chérie ?

Giulia eut un sourire.

– Il voulait faire ça ici, répondit-elle en désignant Marcello d'un mouvement de tête. Tu te rends compte ?

– De quoi tu te plains ? Il a le sang chaud, c'est tout...

– Peut-être, mais ça reste un obsédé sexuel...

Rachele hochait la tête.

– Perso, j'aimerais bien avoir les mêmes problèmes...

Enfin bon, ce n'est pas une mauvaise idée.

– De quoi ?

– Ben... de se trouver un petit coin tranquille.

Et elle sortit un pétard de la poche de son blouson.

– C'est Trip qui me l'a donné, ricana-t-elle.

D'un geste, Giulia obligea son amie à le ranger dans sa poche. Des fois que leur prof regarde dans leur direction...

– Tu es dingue, cache-moi ce truc ! C'était en échange de quoi ?

– Tu sauras pas !

– Mais quelle reloue...

– Tu ne veux vraiment pas qu'on se fume ça quelque part pendant que les autres se font chier ?

– Et s'ils s'aperçoivent qu'on n'est plus là ?

– On dira qu'on cherchait des toilettes. Allez, tu as besoin de te détendre, là ! Et avec les spliffs de Bigoni, tu es sûre d'être au calme alors qu'autour, c'est la guerre !

Sur ces mots, Rachele prit Giulia par la main et l'entraîna vers l'un des couloirs. À la vitesse de l'éclair, les deux ados prirent la tangente.

Sam scrutait quelque chose dehors.

– Y a des trucs intéressants ?

C'était Rambo. Il attrapa entre ses doigts un insecte qui gisait au bas de la fenêtre.

– Regarde ce machin, il se croyait libre et il a déjà crevé... , déclara-t-il en l’observant. Eh, on dirait l’histoire de Pira !

– Il se passe un truc dans le coin...

Sam ne détachait pas les yeux du carreau. Derrière, il pleuvait des cordes. Malgré tout, ça s’agitait au bout de l’allée, on le sentait.

Soudain, il vit foncer une voiture de la police municipale, un éclair bleu qui dura le temps d’une *frame*.

– Ils vont où ?

Zerby regardait dehors, lui aussi. Il y avait du mouvement en direction du rond-point, celui où leur car avait frôlé la collision avec l’autre bagnole de flics, quelques minutes plus tôt.

– Voir ce qui est arrivé, je parie, conclut Sam.

Aussitôt après, leur prof les appela de sa voix beuglante.

– Les garçooons ! Par ici, on se dépêche !

Le trio s’écarta à contrecœur de la fenêtre et rejoignit le reste du groupe à l’instant même où le mugissement d’une sirène déchirait l’air humide et pluvieux.

– Par ici !

Rachele avait trouvé une pièce plutôt excentrée, une espèce de réserve avec des meubles et des trieurs recouverts de bâches.

Giulia s’arrêta sur le pas de la porte. Un violent haut-le-cœur la saisit et elle dut s’agripper au chambranle. La tête lui tournait, subitement. Dans un murmure, elle dit :

– Attends, Rach’... Il faut qu’on s’en aille.

– Hein ? Mais qu'est-ce qui te prend ?

– Je... J'ai déjà vu cette pièce.

Elle-même n'osait pas y croire. Mais c'était le cas.

Rachele lui demanda :

– Tu es déjà venue ici ?

– Non, répondit-elle. Enfin, je ne crois pas.

– C'est quoi, alors ? Une sensation de *déjà-vu*, comme dans *Matrix* ?

– Je ne sais pas... Je n'aime pas ça, viens, on se tire.

– Eh, c'est bon, c'est juste une pièce poussiéreuse qui sent... qui sent les couches pour vieux !

Rachele partit d'un rire cristallin.

– Tu te fais des films pour rien. Écoute, voilà ce qu'on va faire...

Elle alluma le pétard, qu'elle glissa entre les lèvres charnues de son amie.

– On va s'installer dans un coin et s'envoyer cette beuh de malade. Ça ira mieux quand tu te seras vidé la tête. Il faut affronter ses peurs, meuf, ne me dis pas que tu flippes à cause de quatre murs tout moisis, quand même ?

– Tu ne comprends pas, Rach', je...

Giulia n'alla pas au bout de sa phrase car un nœud lui serra la gorge. Là, derrière ! Un reflet apparut un bref instant dans l'une des fenêtres. Elle écarquilla les yeux et retint son souffle, son ventre aussi lourd qu'une grosse pierre.

Une femme au visage couvert venait de passer.

– Giulia ! Qu'est-ce qui t'arrive ?

Rachele se tourna brusquement vers l'endroit où le regard de son amie était resté bloqué.

– Tu as vu quoi ?

Giulia n'eut pas le courage de le dire tout haut.

Ce n'étaient que des sensations, parfois visuelles, comme une impression de « voir mentalement ». Elle vivait avec depuis qu'elle avait des souvenirs. À douze ans, elle avait essayé de l'expliquer à sa mère, qui avait flippé aussi sec. Dès le lendemain, on l'avait traînée chez un psy. Alors Giulia avait fait marche arrière. Elle avait arrêté d'en parler et le toubib avait mis ses drôles de mirages sur le compte du récent divorce de ses parents.

Giulia avait fini par se convaincre que si elle les gardait pour elle, ses visions perdraient de leur intensité, qu'elles seraient moins réelles. Sans succès, hélas. Elles avaient beau s'être estompées et espacées au fil des années, elles refaisaient surface de temps à autre, comme une réminiscence, un écho lointain dont elle avait du mal à cerner les contours. Et tout cela avait le don de la troubler au plus profond de son être.

– Oh euh... rien. Je n'ai rien vu..., répondit-elle.

– Rien ? Tes yeux faisaient la taille de ta tête !

– Désolée, mais... cet endroit me met vraiment mal à l'aise, je t'assure.

– T'inquiète !

Rachele poussa presque Giulia à l'intérieur et referma la porte sans bruit.

– Je suis là. Tu sais qu’avec moi, tu ne risques rien ?
Hein que tu le sais ?

C’était tout Rachele. Pas du genre à avoir froid aux yeux et sûre d’elle en toute occasion. Être en surpoids depuis sa naissance et avoir un visage quelconque ne lui faisait ni chaud ni froid. Les gens n’avaient qu’à l’accepter telle qu’elle était. Pour son caractère, pour sa personnalité. Elle avait été la première à le faire, d’ailleurs. Au fil du temps, elle s’était construite sans ménager sa peine ni ses efforts. C’est de là que lui venait son aplomb.

Les deux filles avancèrent de quelques pas, puis s’assirent dos au mur, les genoux contre la poitrine.

Rachele prit le pétard. Elle tira une longue bouffée qui fit rougeoyer l’extrémité et ferma les yeux pour la savourer pleinement. Un instant plus tard, elle le fit passer.

– Waouh, ça te monte directement au cerveau, ce truc !

Giulia prit une latte à son tour, mais sans envie. Quand elle avait ces... ces flashes (elle ne savait pas comment les appeler autrement), pas grand-chose ne pouvait la distraire.

Elle tenait le joint entre ses doigts, la main posée par terre, tandis que la fumée remontait le long de son bras. La drogue douce eut au moins le mérite de la détendre, elle embrumait l’angoisse que lui inspirait sa présence entre ces murs.

Rachele écarta une mèche de cheveux d’un geste presque théâtral. Enveloppée de cette fumée, elle se sentait légère et belle, chose qui ne lui arrivait quasiment jamais, contrairement à son amie...

– Dis, tu as déjà entendu parler d’une autre classe qui serait venue visiter cet endroit merdique ?

Ce n’est pas un endroit merdique. C’est un endroit qu’il faudrait éviter de déranger. L’idée lui vint spontanément, comme si une espèce de glissement de terrain l’avait fait surgir des profondeurs, malgré sa volonté. Giulia regarda le pétard puis l’éteignit en le frottant contre le mur.

– Si tu t’arrêtes là, donne, dit Rachele en le rallumant. Faut pas gaspiller...

– On devrait y aller, non ? Le prof va envoyer les forces spéciales s’il ne nous trouve plus.

Elle se releva, la tête lui tournait.

Rachele l’imita, en faisant semblant de tituber. Enfin, en principe.

L’instant d’après, elle partait d’un éclat de rire tonitruant.

Giulia parvint à sourire. Puis s’immobilisa à nouveau, le regard posé fixement derrière l’épaule de son amie.

– Qu’est-ce qu’il y a ? Encore tes visions ?

Le fou rire de Rachele ne s’était toujours pas calmé.

Giulia ne répondit pas. Elle avait les yeux grands comme des soucoupes et la bouche entrouverte.

– Je t’avais prévenue, c’est de la frappe, hein ?

Rachele rejeta la fumée par les narines – deux cylindres gris qui semblaient solides. Puis s’aperçut que quelque chose n’allait pas. Vraiment pas.

– Giu’, qu’est-ce que... ?

Elle se tourna.

Le joint lui échappa des doigts et atterrit sur ses baskets en laissant une trace noire qui ne partirait jamais plus. Mais cela n'avait aucune importance. Plus rien n'avait d'importance par comparaison avec ce qui se dressait face à elle.

La chose la plus effrayante qui lui ait jamais été donné de voir.

Rachele ouvrit grand la bouche et hurla avec toute la force dont elle était capable.